

certaine exagération de volume et de couleur qui lui permette de lutter de masse et d'éclat avec l'ornementation et les tentures qu'il complète : hors de son lieu propre, ce genre perd les trois quarts de son mérite et roule d'une galerie à l'autre sans jamais entrer dans ce qu'on nomme un cabinet : hors de son emploi, c'est un prétendant chassé du trône.

Le deuxième avec un dessin assurément correct, une composition agréable se voile sous un aspect bleu, rose ou doré; couleur maniérée où vous ne retrouveriez pas un seul des tons francs de la nature; décoration de boudoir d'une femme vaporeuse dont l'œil malade ne peut supporter l'éclat de ce qui est dans son ton vrai et dont le soleil n'est qu'un rayon de lune corrigé par d'amples rideaux.

Le troisième, l'éternel, le vrai, le beau, choisit ses modèles et peint la nature comme elle est, sans l'embellir ou la défigurer. Son amour est de la rendre, s'il se peut, dans son éclat, sa grâce, sa finesse. Toujours timide écolier, il tremble de lui ravir autant que de lui ajouter. Il rend d'un pinceau copiste la douceur de ses pétales aux mille sortes de tissus; ses feuilles ont leur fermeté, leur épaisseur, leur rugosité, les tiges leur élégance, les contours et les branches leurs attaches vraies.

Là se trouve la sommité du genre, et les Van-Huy-sum sont là pour dire l'estime où on le tient par le prix que ses tableaux se paient. Le peintre dont nous allons nous occuper eut l'insigne bonheur de créer l'un des chefs-d'œuvre de ce genre.

Le point de vue des biographes est de tout point éloigné de celui des panégyristes qui, de notre temps, en